

954138
AOUT-SEPTEMBRE 1920.

N° 292-293.

23^e ANNÉE.



PSYCHÉ

· Η Ψυχὴ ·

REVUE DE SPIRITUALISME INTÉGRAL

ANCIENNE "REVUE DU SPIRITUALISME MODERNE"

FONDÉE EN 1897



RÉDACTION & ADMINISTRATION :

36, Rue du Bac, 36

PARIS

Adresser toute la Correspondance à M. A.-M. BEAUDELOT

ABONNEMENTS :

France: 7 francs — Etranger: 8 francs

On s'abonne sans frais dans tous les Bureaux de Poste

Les Abonnements partent du 1^{er} de chaque mois.

Nous nous recommandons à nos Abonnés et Lecteurs pour la fourniture de tous les ouvrages (*neufs* ou *d'occasion*) qu'ils peuvent désirer :

Littérature — Philosophie — Religions
— Sciences — Hygiène Physique et Morale
— Occultisme — Industries — Technique
— Beaux-Arts — Abonnements sans frais
à tous les périodiques — Travaux d'Impressions dans les meilleures conditions — Renseignements, etc., etc...

IMPRESSIONS EN TOUS GENRES

TYPOGRAPHIE

LITHOGRAPHIE

TAILLE DOUCE

Usines : LILLE & BORDEAUX

Bureaux : **36, rue du Bac, PARIS**

Connais-toi toi-même * Travaille! Aime! Espère.

PSYCHÉ

REVUE DE SPIRITUALISME INTÉGRAL
 ANCIENNE "REVUE DU SPIRITUALISME MODERNE"
 FONDÉE EN 1897

RÉDACTION & ADMINISTRATION: 36, Rue du Bac, PARIS
 Adresser toute la Correspondance à M. A.-M. BEAUDELLOT.

ABONNEMENTS : France 7 Francs ; Etranger : 8 Francs
 On s'abonne sans frais dans tous les Bureaux de Poste.

Chèque Postal : N^o 165,91 Paris

Les Abonnements partent du 1^{er} de chaque mois.

SOMMAIRE : *Le Destin* : PAUL SERVANT. — *La Réhabilitation de l'Energie* : GEORGES DU VALLOUX. — *Ailes de Topaze* — *Ailes de Flammes* : L. LE LIEU. — *Les Prétentions de la Science à conduire l'Humanité dans la Voie du Progrès moral* : D^r BON. — *Attention* : A. A. — *Le Pauvre Pêcheur* : MAX. . . *Le Phédon* : BEAUDELLOT. — *Pensées de Laménais*. — *Bibliographie* : DANIEL LIBERT.

LE DESTIN

Qu'est-ce que le destin ?

Le dictionnaire répond : Fatalité, enchaînement de causes liées entre elle, qui fait que les choses arrivent infailliblement, — ce à quoi un être ou une chose est destiné.

Un ancien philosophe le définit : ce qui advient à l'homme « à l'occasion du corps, des biens, de la réputation, des dignités, en un mot, de toutes les

choses qui ne sont pas du nombre de ses actions. » (1)

On peut donc résumer le sens communément attaché à ce vocable, en disant qu'il désigne tout ce qui est imposé à l'homme, tout ce sur quoi il n'a pas pouvoir, et qu'il subit.

Mais qui ne voit aussitôt que cette définition n'est que négative, car elle appelle celle du facteur avec lequel le destin est en fonction réciproque : la puissance humaine.

Où commence celle-ci, où finit-elle ? Question troublante qui touche au mystère même de la vie et à ses profondeurs abyssales.

A chacun de la résoudre en son particulier, car « l'effort d'un autre homme ne peut jamais remplacer l'effort personnel », et les seuls vrais biens : « les trésors spirituels, sont choses intransmissibles. » (2).

Nous voici donc ramenés à ce « Connais-toi toi-même », que cette Revue même a placé en épigraphe à son frontispice, commentaire succinct et heureux de son titre de *Psyché*, qui, comme chacun le sait, signifie : l'âme, et plus spécialement l'âme humaine.

Et quelle connaissance, plus que celle-ci, serait nécessaire et, en même temps, plus prenante ? Si quelque chose doit intéresser l'homme, c'est bien lui-même et sa nature !

Comment cette étude se réalisera-t-elle ? On ne peut connaître un être que par ses manifestations. L'homme n'échappe pas à cette règle, pour être connu, il faudra donc qu'il soit manifesté. Eh bien ! ce qui le fera se manifester, c'est précisément le destin dans lequel il est jeté et dont les

(1) EPICÉTÈTE. *Manuel*. Maxime n° 6.

(2) A. ROUGIER. *Les trois degrés du temple*. In *Psyché*. Juin 1913.

avatars intérieurs et extérieurs — l'assaillant, le forceront à l'action révélatrice de ses puissances latentes.

Que l'homme ne s'irrite donc plus contre son destin, si douloureux soit-il. Qu'il le regarde, au contraire, comme un don du Très-Haut et avec cet esprit d'amour, dont Jésus a proclamé qu'il était la voie, la loi, la puissance, la sagesse uniques.

Si Dieu, qui est le maître de toute chose et veut le bonheur de ses enfants, a permis que chacun d'eux traverse les circonstances particulières de la vie où il se trouve, c'est qu'elles étaient les plus favorables à son vrai bien, c'est-à-dire à sa régénération. Elle sont les réactifs efficaces qui, s'il le veut, le décapent de ses impuretés.

Dès lors, « l'expérience progressive de ses forces, de leur sphère d'action, de leur jeu et de leurs limites, sera la lutte qu'il aura à soutenir contre les puissances du monde » (1) et chaque heure sera pour lui une école divine, s'il le demande ardemment et humblement à Celui qui n'a qu'un désir, celui d'exaucer de telles prières.

Oh certes ! cela ne sera pas sans chutes, sans découragements, sans révoltes, car il trouvera la croix à tous les carrefours de sa route et si « l'esprit est prompt, la chair est faible ». Mais qu'il ne se trouble pas ! Si dans l'excès de l'épreuve, il doutait et s'écriait : « Mon Dieu, ô mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ! » (2) « ce mouvement n'empêcherait plus son homme intérieur renouvelé de s'unir indissolublement et pour l'éternité à son Père céleste » (3).

Une consolation profonde viendra aussi dans

(1) CAGLIOSTRO. *Mémoire pour sa défense*. In : D' Marc HAVEN : *Le Maître inconnu*, p. 284.

(2) MATHIEU XXVII, v. 46.

(3) Anonyme : *Quelques traits de l'Eglise Intérieure*, p. 42.

l'homme, en avançant dans la connaissance de soi-même, car il verra ce destin qui l'accable, reculer peu à peu, à mesure que le champ de sa conscience s'agrandira. Il verra combien les grâces que l'homme reçoit sont extraordinaires et combien ses pouvoirs sont grands, quand, avec fermeté et sincérité, il s'attache à accomplir la volonté divine, ou — pour employer d'autres termes — à réaliser, toujours et partout, le devoir que sa conscience lui dicte, dans le secret de son cœur.

Enfin, en s'efforçant de pénétrer plus avant dans son être intime, « il s'apercevra qu'il porte en lui l'univers » (1), et — autant que faire se peut pour sa nature infime et pécheresse — il pressentira quelques-uns des secrets ineffables de l'Être total. Car, « si rien ne lui est étranger, c'est que tout est en lui ; les êtres n'existent que par leur participation à sa pensée ; son être, en s'universalisant, les connaît et les absorbe. La lumière qui l'éclaire, le Dieu qui lui parle, la nature qui le fait vivre, sont lui-même » (2).

Cette voie, tous peuvent la suivre.

Tous, nous avons le même Père céleste pour bénir nos efforts ; tous, pour nous guider, la même « lumière, la vraie, celle qui éclaire tout homme venant en ce monde » (3). Tous, enfin, nous avons un champ à défricher, et ce champ, c'est notre destin particulier qui le circonscrit. Cultivons-le avec ardeur, sous les rayons de la grâce divine, afin qu'au dernier jour, nous soyons « marqués du sceau, sur le front, des serviteurs du Dieu vivant » (4), et que nous ayons part au festin de l'Agneau. (Septembre 1920) Paul SERVANT.

(1 & 2) D^r Marc HAVEN. *Préface à la Magie*, d'Arbatel, reproduite ici-même. *Psyché*, juillet 1920, p. 238.

(3) JEAN. I. v. 9.

(4) *Apocalypse de Saint Jean*. VII, v. 4.

LA RÉHABILITATION DE L'ÉNERGIE (1)

Les sciences exactes ont accompli depuis un petit nombre d'années des progrès singuliers et dignes d'admiration, progrès assez mal connus du public, dont l'attention était alors tournée en entier vers le sombre drame de la guerre. Depuis la mécanique jusqu'à la biologie, en passant par la thermodynamique, la physico-chimie, l'atomistique et la morphologie, partout, une analyse pénétrante a transformé les représentations mentales de la réalité cosmique sur lesquelles s'appuie la connaissance. Les notions de matière, de force, de temps et d'espace se présentent sous des aspects nouveaux, souvent déconcertants pour nos habitudes intellectuelles, toujours plus profonds, plus généraux, plus explicatifs que les schémas classiques que notre paresse eût voulu immuables. On ne saurait douter que l'homme ait avancé à grands pas sur la route philosophique depuis une vingtaine d'années, ni qu'il ait réalisé une approximation nouvelle dans le calcul de cette *inconnue* fondamentale que le mystère du monde combine en mille équations diverses. En cela, il accomplit sa loi, qui est de s'évertuer à *savoir*, de remonter des ténèbres de l'animalité vers les lumières de la pensée, de tendre vers le point d'infinie abstraction qui est l'origine et la fin de toute réalité sensible. A mesure même qu'il s'élève, il découvre de plus lointains horizons : il connaît les réactions que le monde physique

(1) On lira avec intérêt le beau livre de Houssay *Force et Cause* (Bibl. de philosophie scientiph.) où la notion de réhabilitation de l'énergie est remarquablement dégagée. Il est intéressant d'en rapprocher l'ouvrage de B. Brunhes : *La dégradation de l'énergie*, ainsi que ceux de Le Bon : *L'Evolution de la matière* et *L'Evolution des Forces* (même collection).

exerce sur sa pensée ; il suit de l'œil, pendant des millions de siècles les transformations par lesquelles la vie a passé sur notre globe, partant de l'infusoire pour arriver à l'homme ; il se dégage des illusions de l'esprit après s'être libéré de celles des sens. Notre époque touche aux confins où se joignent et pénètrent les phénomènes que nous avons longtemps appelés *matériels* et ceux dits *spirituels*, tandis que s'évanouit peu à peu l'opposition illusoire de l'esprit et de la matière, de l'âme et du corps même, devant les premières révélations de l'unité du monde : unité de la substance, unité de l'énergie, unité de la pensée créatrice, unité des myriades d'être créés. Plus la science déroule les anneaux de sa chaîne d'or, plus le ciel semble se marier à la terre, plus apparaît la profondeur de l'axiome hermétique : Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, pour former les miracles d'une seule chose ; car le subtil se condense pour former l'épais et l'épais retourne au subtil en se volatilissant...

Quelles confirmations les découvertes modernes n'apportent-elles pas aux hypothèses cosmogoniques des anciens initiés ? La physique découvre que la matière est une trompeuse illusion, un voile qui nous cache la condensation de certaines énergies et que toutes les formes même de l'énergie doivent dériver d'une source plus haute, encore inconnue. La chimie abandonne de plus en plus sa primitive classification en corps simples et complexes pour conclure que la substance est unique, que ses formes sont innombrables et que la transmutation de l'une en l'autre n'a rien d'impossible. L'analyse mathématique conduit à la théorie de la relativité qui nous présente le temps et l'espace comme des entités, relatives, subjectives en quelque sorte, comme un produit de l'infirmiété de notre esprit... Mais il ne nous appartient pas de toucher à ces beaux fruits, derniers mûris

sur l'arbre de la science, que des savants sont seuls dignes de présenter au public. Nous voudrions nous borner, dans les colonnes hospitalières d'une revue consacrée aux mystères de *Psyché*, à signaler au lecteur les rapports que d'éminents biologistes commencent à découvrir entre l'histoire de la Psyché humaine et certaines théories de l'énergétique.

Celui-ci aura remarqué déjà (non sans intérêt, croyons-nous), combien les idées modernes sur la *dégradation de l'énergie* et sur la *réhabilitation de l'énergie* s'adaptent exactement au vaste cadre des anciennes traditions ésotériques ou hermétiques qui décrivent le rôle de l'homme dans l'Univers. Aussi bien est-ce sur ce parallèle entre les enseignements anciens et les découvertes d'hier que nous voudrions insister un instant.

Qu'est-ce que l'entité mystérieuse qu'on nomme l'énergie ? Que veulent dire les savants lorsqu'ils parlent de la dégrader et de la réhabiliter à la façon d'un commerçant malhonnête ?

Descartes et ses disciples entendaient expliquer tous les phénomènes physiques (lumière, chaleur, électricité, magnétisme, etc...) par des vibrations, des mouvements des particules de la matière obéissant aux lois de la mécanique. Ils fondaient l'école des *mécanistes*. Au contraire, la plupart des physiciens modernes se proclament *énergétistes*. Se sentant moins certains que leurs pères du caractère absolu des lois du mouvement, voyant la notion de l'atome matériel se dérober à leurs investigations, ils préfèrent rapporter directement les manifestations physico-chimiques à une entité différente de la matière, nommée l'énergie, dont la matière ne serait que le support ou l'instrument. L'énergie est, dans le monde physique, le *mens qui agit at molem* ; elle est indestructible, mais protéiforme et susceptible de revêtir les apparences les plus diverses. Etudier

l'énergie en soi et dans ses transformations, y rattacher les divers phénomènes dont elle est le principe, tel est aujourd'hui le but de la physico-chimie.

Une première remarque a été faite depuis longtemps par les observateurs ; c'est que l'énergie se présente à nous sous des modalités très diverses : *énergie mécanique* d'une chute d'eau, *énergie élastique* d'un ressort, *énergie électrique* d'une dynamo, *énergie chimique* de l'acide sulfurique ou du charbon, *énergie lumineuse* du soleil, *énergie calorifique* d'un poêle en combustion. Ses formes peuvent se substituer l'une à l'autre : l'énergie mécanique d'un boulet frappant un mur se transforme presque entièrement en énergie calorifique, sans que la somme totale d'énergie contenue dans le boulet ait augmenté ni diminué. Chaque espèce d'énergie se mesure avec une unité spéciale et on sait que tant d'unités mécaniques équivalent, par exemple, à tant d'unités électriques. Ces unités sont des monnaies différentes employées pour compter une même richesse : entre l'une et l'autre il existe un cours du change qui ne varie jamais.

En étudiant les divers équivalents de l'énergie, les physiciens furent amenés à une seconde découverte importante. Ils s'aperçurent que toujours la Nature opère des transformations d'énergie dans un certain sens, non dans le sens opposé, que les transformations ne sont pas *réversibles*. D'une part, les énergies à forte tension passent spontanément à une tension moindre : un corps chaud dissipe sa chaleur par rayonnement, un ruisseau bondit plus fort à la source qu'au terme de son cours. D'autre part, certaines formes d'énergie peuvent se transformer intégralement (ou presque intégralement) en d'autres, sans réciprocité : on dit alors que les premières sont des énergies nobles ou supérieures, les se-

condes des énergies inférieures ou dégradées. Les ingénieurs savent très bien qu'ils peuvent transformer presque toute l'énergie d'un courant électrique en chaleur : la perte d'énergie au cours de la transformation est insignifiante. Mais, s'ils ont à leur disposition une quantité de chaleur donnée, ils ne peuvent en transformer qu'une quantité extrêmement faible en courant électrique ; tout le reste de la chaleur se dissipera dans l'espace sans profit pour personne. Conclusion : l'énergie électrique se *dégrade* en prenant la forme calorifique.

De même, on peut aisément faire de la chaleur avec du mouvement, tandis qu'on peut malaisément faire du mouvement avec de la chaleur. Sans doute, le lecteur me fera-t-il observer qu'une locomotive transforme de la chaleur en mouvement. Mais c'est précisément un exemple qui confirme la théorie. La locomotive, comme appareil de transformation, gaspille une énorme proportion d'énergie. De la chaleur du foyer elle ne transforme guère que 10 à 15 % en énergie mécanique pour dissiper le surplus. Et qu'on ne croie pas qu'il s'agisse là d'une imperfection de l'instrument ; la théorie prouve qu'il ne peut pas en être autrement, car pour réaliser la transformation artificielle, contraire au cycle naturel, de 10 % de chaleur en mouvement, il faut dégrader 90 % de chaleur en la faisant passer d'un corps très chaud (chaudière) à un corps très froid (condensateur). C'est en cela que consiste le *principe de Carnot*.

L'évolution naturelle de l'énergie sur Terre est donc dans le sens de la dégradation. Si on tente de déduire de cette loi physique des hypothèses philosophiques, celles-ci paraissent plutôt mélancoliques. Puisque notre globe tend à transformer toutes ses énergies en chaleur, terme ultime de la hiérarchie, pour dissiper ensuite progressivement

cette chaleur dans l'espace, ne marche-t-il pas vers la décrépitude et la mort ? Ne viendra-t-il pas un jour où il n'y aura plus à sa surface ni mouvement, ni lumière, ni électricité, ni réactions chimiques, ni différenciations quelconques, où il n'existera plus qu'une masse homogène et inerte, une sorte de nébuleuse tiède ? Déjà les astronomes nous avaient annoncé cette mort nécessaire de la Terre ; nous y étions résignés comme à notre propre trépas. Mais on peut pousser plus loin la spéculation de l'esprit, en s'appuyant sur l'idée de la dégradation de l'énergie, et se demander si ce phénomène n'exprime pas une loi universelle applicable à tous les globes, planètes, soleils et nébuleuses, à toutes les choses et à tous les êtres du Cosmos, à la pensée humaine comme aux rayons des étoiles, et si l'Univers n'avance pas irrésistiblement vers cette progressive et sinistre décrépitude que symbolise, dans les légendes du Nord, la prophétie du *Crépuscule des Dieux*. Il faudrait alors renverser la loi posée par Herbert Spencer, qui prétend que l'évolution est un passage de l'homogène à l'hétérogène, une différenciation, une organisation et un progrès. L'évolution ne serait plus un progrès, ce serait une chute lente de tout ce qui existe dans les ténèbres éternelles...

Est-il légitime de tirer, des prémisses que nous connaissons, une conclusion aussi abominablement pessimiste ? Non, la logique ne nous y autorise pas. Nous n'avons pas le droit d'étendre à l'ordre universel des lois qui ne s'appliquent qu'à certains phénomènes physiques, sur notre globe et à notre époque. Il n'est pas permis, notamment, d'assimiler l'ordre biologique et les manifestations de la vie à de simples réactions chimiques. Si la dégradation est la loi d'un fragment du cycle que parcourt l'énergie, rien ne prouve que ce soit la loi du cycle tout entier. On ne saurait

affirmer *a priori* que l'énergie inférieure ne redevient pas spontanément une énergie supérieure à certaines époques et dans certaines conditions. Tout autorise à pressentir que la loi de dégradation de l'énergie doit être complétée par une autre.

Cette loi complémentaire, les biologistes l'ont dégagée. Ils l'appellent la *réhabilitation de l'énergie*.

Regardons, au cœur de la forêt, un beau chêne centenaire dont les frondaisons s'élèvent puissantes vers le ciel ; supposons que nous l'ayons suivi des yeux, que nous ayons assisté à sa croissance depuis l'instant où le gland a germé. Que constatons-nous ? L'arbre, au cours de sa vie, a déployé une énergie mécanique considérable, puisqu'il a élevé à vingt mètres du sol des branches pesant plusieurs centaines de kilogrammes. Il a mis en réserve dans ce bois de l'énergie chimique, dont l'homme se servira lorsqu'il utilisera le bois comme combustible. Il a manifesté encore bien d'autres formes d'énergie en élaborant de la sève, en créant des tissus, en les ordonnant selon les formes propres à son espèce, en décomposant l'acide carbonique de l'atmosphère, en un mot, en vivant. Le végétal est un merveilleux transformateur universel ; il absorbe des énergies faibles ou dégradées, contenues dans une goutte d'eau, dans une motte d'humus, dans un rayon de soleil ou dans un souffle de brise, qui toutes sont inutilisables pour l'homme, impropres à nourrir son corps ou à alimenter son industrie. Avec ces impondérables il crée de la matière, des substances nutritives ou combustibles, sans parler des actions bienfaisantes et encore mal connues qu'il exerce sur l'atmosphère ambiante. Il est à la fois une source et un accumulateur d'énergies d'ordre supérieur et c'est précisément en cela que consiste la manifestation

de la Vie. Le monde de la matière vivante n'obéit pas aux mêmes lois que celui de la matière inorganique et l'homme ne peut utiliser les ressources de la Terre sur laquelle il vit que par l'intermédiaire nécessaire du monde végétal.

Si nous élevons nos regards d'un degré dans la hiérarchie des êtres, nous apercevons chez les animaux les mêmes phénomènes de création d'énergie que nous venons de remarquer chez les végétaux, mais à un degré plus grand d'intensité et de perfection. La quantité d'énergie mécanique produite augmente notablement : aussi la race du cheval apprend-elle à ses dépens combien l'homme l'appréciait en qualité de moteur. Les animaux à sang chaud entretiennent en eux une température constante malgré les variations du milieu ambiant. Les facultés de reproduction et de développement de certaines espèces sont prodigieuses. Mais ce qui frappe le plus l'observateur, c'est de constater l'apparition, chez les animaux supérieurs, de phénomènes plus hauts que les ordinaires mécanismes physiques. L'électricité subtile qui circule dans leurs nerfs transmet des sensations de plaisir ou de douleur à leur conscience, elle commande les mouvements volontaires des muscles et des organes. Et c'est encore une manifestation de l'énergie universelle que ce double flux de sensations et de volitions, mais c'est une manifestation qui n'a point d'équivalent connu dans le monde physique ; l'animal élabore, dans le mystère de ses réactions organiques, une puissance spéciale qu'aucun appareil de laboratoire ne saurait imiter, et dont la source obscure est dans le brin d'herbe qu'il a mangé. L'animal, plus encore que le végétal, *réhabilite* l'énergie éparse dans l'Univers...

Notre esprit commence alors d'entrevoir, à la lumière de ces connaissances fragmentaires la loi du cycle que parcourt l'énergie dans l'Univers.

Les forces physiques formidables engendrées aux premiers âges du monde vont sans cesse en se détendant, en se dégradant, en s'éparpillant, à la façon des montagnes qui s'aplanissent chaque jour un peu pour exhausser les plaines. Le monde physique tend vers un état d'équilibre, de repos, d'inertie apparente. Mais ce repos n'est point la mort, bien au contraire. Dans le milieu plus doux, plus stable, plus tempéré qui prend naissance après les bouleversements des chaos initiaux apparaît le mystérieux phénomène de la Vie. Aussitôt, le débris de la poudre des rocs fracassés s'agence et s'organise pour former des brins de mousse et des chênes, des insectes et des races d'animaux. Des résidus d'énergie latente partout jaillissent des énergies nouvelles dont l'action ordonnée crée incessamment des formes et des substances. Avec l'animal apparaît l'énergie psychique, le monde des appétits et des sensations, des désirs et des volitions, les rudiments de la pensée réfléchie.

Chez l'homme, l'énergie psychique se subtilise et s'aiguise au service de la force la plus formidable qui puisse bouleverser le monde, celle de la pensée. Par la pensée humaine, un monde nouveau, supérieur au monde psychique, révèle son existence et manifeste des splendeurs d'une entité nouvelle que nous appelons l'intelligence.

Sans doute, la chaîne de la grande hiérarchie paraît s'arrêter à ce chaînon sur notre Terre et l'observation scientifique ne nous révèle pas l'existence d'êtres pensants et intelligents supérieurs à l'homme. Mais cela ne signifie point que la chaîne se brise, seulement qu'elle remonte au-delà du monde de la matière, des formes physiques et des constatations expérimentales. La seule logique nous empêche de croire que la chaîne casse arbitrairement en un point, car il n'y a ni interruptions, ni vides, ni transitions brusques

dans les hiérarchies de la création. Au-dessus de la pensée enfermée dans la matière, *il doit* exister des formes de pensées dégagées de la matière, au-dessus de l'animal-ange qu'est l'homme, *il doit* exister une série d'êtres spirituels. Car toujours l'énergie subtile de la Vie remonte en s'affinant, de degré en degré, jusqu'à la source nécessaire, infiniment pure, qui est plus haut que les forces physiques, plus haut que les sensations, plus haut que la volonté, plus haut que l'idée pure, plus haut que la lumière spirituelle, jusqu'à la source qui est le principe de Vie en soi, l'Être absolu et inconditionné.

Nous voici, semble-t-il, loin de la physique. Point tellement : écoutons encore nos savants. Ils disent que la matière est une apparence vaine qui s'évanouit devant leurs investigations, que l'atome matériel se résout en une sorte de système solaire où dansent des corpuscules, baptisés *ions* et *électrons*, qui ne sont pas autre chose que des charges d'électricité. Certains physiciens disent crûment que la matière n'est que de l'énergie condensée. C'est à l'énergie qu'elle doit toutes les propriétés qui frappent nos sens : sa pesanteur et son inertie. Nous les croyons bien volontiers : nous croyons aussi que parmi leurs successeurs il se trouvera un homme pour dire « l'énergie, ce n'est que de la pensée condensée ; c'est une concrétion, une matérialisation de la force spirituelle, de même que la matière est une concrétion de l'énergie ». Alors, nos petits-neveux retrouveront le grand mystère qu'ont connu les Initiés de l'Inde, comme ceux de l'Égypte, et dont les deux triangles de l'Hexagramme, enlacés dans un cercle, étaient le symbole. Ils répéteront avec Saint Jean : Au commencement était le Verbe ; toutes choses ont été faites par lui et rien n'a été fait sans lui. Car le cycle de la Vie Universelle se compose d'un aspir et d'un respir, d'une

descente et d'une remontée, d'une précipitation et d'une sublimation, d'une chute et d'une rédemption, d'une involution et d'une évolution. La Pensée se durcit pour devenir de l'Energie ; l'Energie se dégrade pour s'enfermer dans la Matière ; puis, de l'abîme ténébreux, la monade vivante remonte vers la lumière, la Matière se sublime en réhabilitant des énergies nouvelles dans le cycle de la vie biologique ; l'Energie fournit à la Pensée son appui nécessaire dans le cycle psychologique et la pensée humaine remonte vers la Pensée divine, sa source et sa fin, l'alpha et l'oméga du monde. Brahma a créé le monde par son souffle, disent les livres sacrés de l'Inde, en aspirant son souffle, il fait disparaître le monde et le ramène à lui. L'archée universelle vole sans cesse du Ciel à la Terre et de la Terre au Ciel, répètent les hermétistes. Et, au point où s'enlacent les deux triangles, où le courant de pensée divine qui descend sur le Monde croise le courant des désirs terrestre qui monte vers le Ciel, c'est là qu'est assise la mystérieuse et silencieuse Psyché, la tête recouverte d'un voile, qui tient en ses mains la clef des mondes d'en haut et celle des mondes d'en bas.

Georges DU VALOUX.

LA BONTÉ

Si tu le peux, corrige les méchants ; dans le cas contraire, souviens-toi que c'est pour l'exercer envers eux que t'a été donnée la bienveillance.

Les Dieux eux-mêmes sont bienveillants pour ces êtres ; ils les aident, tant leur bonté est grande, à acquérir santé, richesse, gloire.

Il t'est permis de faire comme les Dieux ; ou dis-moi qui t'en empêche.

MARC-AURÈLE.

Ailes de Topaze - Ailes de Flammes

(Le Couchant de pourpre et d'or. -- Lui et Elle)

SCÈNE I

LUI A ELLE. (*Il chante.*)

Veux-tu ? Nous partirons ensemble,
dans une comète au front d'or,
tandis qu'ici-bas se rassemble
l'armée impure de la mort.

Vers l'azur infini qu'embrase
l'œil des soleils mystérieux,
viens, sur des ailes de topaze,
loin de la terre, au fond des cieux !...

Nous vivrons d'un songe de flamme
à la splendeur de notre amour
et nos cœurs ne seront qu'une âme
dans l'éternité d'un seul Jour.

Vers l'azur infini qu'embrase
l'œil des soleil mystérieux,
viens, sur des ailes de topaze,
loin de la terre, au fond des cieux !...

Quand nous traverserons les mondes
effarant leurs nuits de rayons,
dans ses ignorances profondes
l'homme, à genoux, dira : prions !...

Vers l'azur infini qu'embrase
l'œil des soleils mystérieux,
viens, sur des ailes de topaze,
loin de la terre, au fond des cieux !...

Dans notre demeure sereine,
nous serons un Ange immortel,
je serai roi, tu seras reine,
partons au cœur de l'Éternel !...

Vers l'azur infini qu'embrase
 l'œil des soleils mystérieux,
 viens, sur des ailes de topaze,
 Loin de la terre, au fond des cieus !...

ELLE. (*Elle chante.*)

N'est-ce pas le moment de partir, ô mon rêve,
 sur ces nuages purs qu'irise le couchant ?
 Prenons, ô mon amour, au vol l'heure trop brève,
 car la nuit va venir et l'ombre se répand !...

Oui ! vers les sphères éternelles,
 mon Bien-Aimé m'emportera,
 et, pour des amours immortelles,
 sur son sein mon cœur dormira !...

Ecoute-les mourir, les voix du crépuscule..[dort..
 Sous les derniers parfums de la fleur qui s'en-
 Entends ce dernier chant que le lointain module
 comme un soupir d'amour sur une harpe d'or !...

Oui ! vers les sphères éternelles,
 mon Bien-Aimé m'emportera
 et, pour des amours immortelles,
 sur son sein mon cœur dormira !...

Envolons-nous vers les prestigieux portiques
 où les blancs séraphins bercent leurs encensoirs ;
 où les parfums du Ciel exaltent les cantiques ;
 où tous les cœurs flamboient comme des

Oui ! vers les sphères éternelles, [ostensoirs !
 mon Bien-Aimé m'emportera
 et, pour des amours immortelles,
 sur son sein mon cœur dormira !...

Oh ! vois ! le couchant meurt de sa lente agonie...
 dans un trop court instant, le ciel sera fermé !...
 entrons, ô mon amour, dans la route infinie...
 loin de la terre, oh ! viens ! partons, mon Bien-
 [Aimé !...

Où ! vers les sphères éternelles,
 mon Bien-Aimé m'emportera
 et, pour des amours immortelles,
 sur son sein mon cœur dormira !...

(*Le couchant est éteint. Ciel sombre. L'esprit des ténèbres apparaît.*)

SCENE II

LE MAUDIT. (*Il chante, ironique et lugubre.*)

La nuit est faite sur la terre ;
 l'homme est trop lourd pour le mystère ;
 le ciel appartient aux esprits...
 réveillez-vous, amants du songe,
 tout est banal, tout est mensonge,
 et les cantiques sont des cris !...

(*Echo dans la nuit.*)

et les cantiques sont des cris !...

Voyez la brume que s'élève
 sur vos panoramas de rêve
 et toute lueur qui s'enfuit...
 écoutez la voix gutturale
 du crapaud, dans l'ombre qui râle,
 et les rampements de la nuit !...

Echo.

et les rampements de la nuit !...

Entendez cette voix qui pleure :
 au sombre clocher tinte l'heure...
 marteau de fer, heure d'airain !
 et l'implacable mécanique,
 avec son tic-tac ironique,
 vous dit assez que tout est vain !...

Echo.

vous dit assez que tout est vain !...

Regardez ces pierres moussues
 autour des églises bossues :...
 ces pierres-là sont des tombeaux !...
 et dans le linceul solitaire,
 les cœurs ne sont que froide terre
 faite de rêves en lambeaux !...

Echo.

faite de rêves en lambeaux !...

Au revoir !... demain, téméraires,
 au fond des tertres funéraires
 où toute chair vient à son tour,
 nous causerons entre deux bières,
 à l'abri des vieilles lumières
 de l'espérance et de l'amour !...

Echo.

de l'espérance et de l'amour !...

(Nuit noire. Une gloire radieuse descend et se tient debout. C'est un archange, le glaive à la main.)

SCENE III

L'ARCHANGE. *(Il chante.)*

Retire-toi, Satan ! trompeur félin des âmes,
 voix maudite à jamais de l'éternel maudit !
 L'Espérance et la Foi sont des ailes de flammes !
 L'Amour est la clef d'or des divins Paradis !...

(Chœurs angéliques très lointains.)

Hosanna ! in Excelsis... in Excelsis !

[cantique !

La terre est dans le ciel — le Verbe est son
 avec tous les soleils, elle chante son Dieu !
 Le Seigneur a brisé l'empire satanique, [Lieu !
 Christ a vaincu la mort ! Vos cœurs sont le Saint-

(Chœurs angéliques, crescendo.)

Hosanna ! in Excelsis... in Excelsis !...

[âmes,

Pour qu'aux divins parvis accèdent vos deux
aimez dans la souffrance et souffrez dans l'amour!
Les anges chanteront vos purs épithalames,
ils ouvriront en vous le céleste séjour.

(Chœurs angéliques, pleins.)

Hosanna ! in Excelsis... in Excelsis !...

(Ciel éclairci, resplendissant d'astres.)

SCENE IV

LUI ET ELLE. *(Ils chantent ensemble.)*

Nous avons vu le Ciel !.. Nous aimerons la Terre !
En nous s'incarnera l'Universel Amour !...
Nous serons un berceau pour son divin mystère...
Sa gloire éclairera la route de nos jours !...

(Chœurs d'Esprits) :

Le Ciel est fiancé sur Terre
Quand son amour fait des Epoux !...
et devant l'auguste mystère,
tous ses Esprits sont à genoux !...

(Initiale angélique, très lointaine.)

Gloria !... Gloria !...

[étoiles !...

Sur toutes les douleurs, nous mettrons des
nos cœurs parsèmeront les ombres de clarté !...
l'arche sainte, à nos yeux, a relevé ses voiles,
l'Amour qui vit en nous s'appelle Eternité !...

(*Chœurs d'Esprits.*)

Le Ciel vient d'épouser la Terre,
le Cœur divin palpite en vous !...
devant son auguste mystère
tous les Esprits sont à genoux !...

(*Finale angélique très lointaine :*)

In Altissimis, Deo... Gloria !...

ARGUMENT INITIATIQUE

Ce poème fait suite à *Eros et Psyché* et au *Dialogue d'un Esprit avec son Cœur*. Comme eux, il contient un enseignement profond. La dualité en équilibre est la loi de la vie à tous les degrés de sa manifestation universelle. Les deux êtres complémentaires (Lui et Elle) se rencontrent. Il lui propose de s'unir pour quitter la terre et s'en aller vivre à deux comme un seul Ange immortel, dans une comète vagabonde, à travers l'infini intersidéral. Elle lui répond qu'elle est prête à partir et lui exprime son acquiescement dans des strophes sentimentales où la poésie de la nature se mêle à celle de la Religion.

L'effet produit dans l'invisible est une véritable évocation, à laquelle répond d'abord l'esprit des ténèbres, qui vient souffler sur ce rêve pour l'anéantir : mais un archange descend à son tour, qui détruit ce que dit l'esprit des ténèbres, affirme les vérités éternelles et la vérité des vérités, à savoir que le cœur de l'Homme est le sanctuaire de la Divinité, et que quand le véritable amour unit deux êtres selon l'esprit, leur union est une glorieuse et pure image de la Divine Synthèse. L'archange leur enseigne que c'est sur la Terre qu'il faut faire resplendir ce divin amour et non s'en aller égoïstement loin du lieu où la Divinité

est crucifiée pour le salut du monde. Les chœurs angéliques, en chantant trois fois l'*Hosanna*, ponctuent les paroles de l'Archange et attestent qu'il dit bien les vérités du Ciel.

Les deux êtres le comprennent. Ils chantent ensemble leur intelligence de la vérité et promettent de la vivre et de la manifester dans la vie terrestre en aimant la terre et tous ceux qui y vivent et y souffrent. Les chœurs des esprits chantent à leur tour, que c'est là le véritable mariage selon l'esprit, la véritable union du ciel et de la terre, la Divine Incarnation elle-même. Et les chœurs angéliques chantent gloire à Dieu dans les plus grandes hauteurs, pour montrer que les choses d'En-Haut et celles d'En-Bas sont une seule et même réalité, l'Eternelle Réalité.

L. LE LEU.

Les prétentions de la Science à conduire l'humanité dans la voie du progrès moral

Extrait du travail en préparation intitulé : *De l'âme,
des Êtres et des Choses*

.....

Sans l'idée juste et précise de Dieu, c'est-à-dire du *Bien absolu* et de la *Vérité absolue*, rien de stable ne se peut édifier ; car alors, l'amour de soi, le dissolvant égoïsme, se substitue à l'amour du bien général, et c'est comme en des ténèbres que l'humanité cherche sa route.

Rien n'est créé de rien ; toute créature ne peut être que par un antérieur à soi, et finalement par un premier, duquel, comme principe, tout le reste émane. Ce premier c'est Dieu, et c'est en Lui qu'il nous faut chercher la loi d'évolution qui guidera la société naissante.

Au milieu du choc désordonné de puissances en guerre les unes contre les autres, la science impassible tient haut et ferme son drapeau. Elle semble ignorer les bouleversements et les luttes qui l'environnent, avançant sans cesse vers de nouvelles découvertes et de nouveaux progrès. C'est universellement qu'on lui rend un culte, le seul culte peut-être sincère et vrai, parce qu'il répond à la satisfaction de notre égoïsme, de notre orgueil, de notre vanité, et surtout à celle des besoins matériels, ainsi qu'aux puissances qu'elle procure.

La science rêve de domination universelle, essayant de franchir les limites de faits exclusivement matériels qui constituent son domaine, et tente de se substituer à la philosophie et à la religion pour le gouvernement et la marche de l'humanité.

La science, qui prétend régenter l'univers, n'est rien et ne peut rien par elle-même ; elle reçoit sa force des facultés supérieures de l'homme, volonté et intelligence, sans lesquelles elle demeurerait l'inconnu, reculant sans cesse : elle est leur instrument docile.

Pour le bien-être de l'individu, de la cité, de l'habitation, pour les besoins de l'existence, du commerce, de l'industrie, des arts, et les jouissances et agréments qui constituent la félicité de vivre, la Science nous fait profiter de ses efforts et de ses découvertes, et cela aussi bien en faveur du plus humble citoyen que du plus élevé dans la hiérarchie sociale.

L'excès des jouissances matérielles, sans contre-poids moral, amènerait la dissolution des mœurs et un débordant matérialisme. La Science qui contribuerait à ce résultat pourrait être considérée comme coupable, et puisqu'elle est exclusivement chose de mémoire et de fait, serait impuis-

sante à le combattre : il faut donc, pour revenir aux lois de l'ordre, le secours de puissances supérieures.

La vie de l'âme immatérielle, immortelle, celle qui distingue l'homme des animaux, puise ses aliments à d'autres sources et dans d'autres régions. Il est évident que si la pensée a besoin, pour se manifester de son *substratum* ou de son enveloppe matérielle, le cerveau, comme la volonté a besoin d'un membre pour exécuter soit un mouvement soit un geste, ou encore a besoin des muscles de la face pour exprimer une mimique, la pensée et la volonté ne s'identifient pas avec le cerveau et ne s'alimentent pas de la même substance que lui. Ce sont les connaissances scientifiques, les pensées et les affections qui constituent la nourriture de l'âme, telles les idées sur le vrai, sur le juste, sur les arts, les sciences, sur tout ce qui se réfère aux lois civiles et morales, ce qui se rattache au bien, au sentiment de justice, d'équité dans les relations tant individuelles que sociales et professionnelles. La philosophie qui nous convie à la recherche des causes et le sentiment religieux, qui nous élève par la connaissance des fins vers la divinité, sont les aliments supérieurs de notre âme, ceux qui lui procurent la plus grande vitalité.

La science ignore ces questions élevées. Elle est impuissante à les comprendre et à les résoudre : elle enregistre des faits, uniquement des faits pour leur utilité. La science est la servante de la philosophie et de la théologie — l'École l'enseignait — elle est neutre, ni bonne ni mauvaise, et ne saurait avoir d'opinion ; elle est telle qu'est celui qui s'en sert, et marche docilement à sa suite, féconde au service d'un honnête citoyen, désastreuse entre les mains d'un malfaiteur. Montaigne a dit : « C'est une bonne dragée que la scien-

ce ; mais nulle dragée n'est assez forte pour se préserver sans altération et corruption selon le vice du vase qui l'estuge » (1).

Un ingénieur et malfaiteur différeront d'opinion par exemple, sur l'usage social de la dynamite « qui n'en peut mais » et qui, sans changer de nature, remplira un rôle opposé entre leurs mains. L'un fera sauter, sans scrupule, une maison, avec ceux qui l'habitent, l'autre abattra ou percera des montagnes pour y tracer des voies de communication entre peuples voisins. Le malhonnête chimiste se servira de la science pour falsifier les substances alimentaires et l'honnête chimiste s'en servira également pour révéler la fraude. La science, instrument docile, ignorante du bien et du mal, se laisse conduire sans protester ; seul le savant peut entrer en révolte.

Les mots magiques de liberté, de patrie, de progrès, de fraternité, de justice, de question sociale, de bonheur des peuples, d'anti-militarisme, de tous côtés sillonnent l'air en bruits éclatants de fanfare. Chaque parti politique affirme en être le dépositaire ou en avoir le monopole, et chacun d'eux s'en sert pour s'attirer des partisans. Toutefois les opinions et les idées les plus contradictoires de ces partis ne sauraient chacune posséder la vérité, et tous font appel à la science comme étant la panacée devant guérir tous nos maux et ramener l'âge d'or sur la terre. Cependant l'amour du prochain, le dévouement, la justice, le patriotisme, la solidarité, la sincérité, la conscience, la morale, rapprochent seules les hommes ; la haine ; la vengeance, l'injustice, la fraude, les passions mauvaises les éloignent. La science, qui sert les bons et les méchants, qui sert à faire le bien, qui sert à faire le mal, indifférente, regar-

(1) *Essais*, Chap. XXIV.

de, toujours prête à obéir, ce tourbillonnement de passions diverses, impassible et froide.

La science ne nous donne donc pas l'idée du vrai spirituel, ne nous impose pas le sentiment et l'obligation du bien (1) ; sa fonction est d'assurer les conditions du bien-être matériel, ainsi que les joies intellectuelles : elle ne nous dit pas que nous devons être justes et équitables envers nos semblables et remplir avec fidélité les devoirs de notre charge ou de notre profession. Ce, n'est point elle qui abolira, ainsi que quelques-uns en ont l'espoir « les anciennes morales et les métaphysiques de consolation », et notre planète, si profondément malade, ne tarderait pas à devenir un désert aride et sec, si elle n'avait que la science pour lui porter secours.

Pour nombre d'esprits clairvoyants et de bon vouloir, cela est un désenchantement et conduit à une impasse. On traite avec la même indifférence dédaigneuse la vie future, la cité future, et beaucoup reconnaissent que les progrès de la science et de l'industrie n'ont pas donné plus de bonheur à la démocratie. Alors quoi ! La science est un temple que ses fidèles démolissent sans cesse pour le reconstruire toujours — Dr Boncour.

Un remarquable écrivain moderne — M. Urbain Gohier — parlant de l'atrocité des crimes qui se jugent chaque jour en cours d'assises, dit : « que le progrès scientifique et le perfectionnement moral, n'ont ensemble aucun lien ».

Écoutons un autre son de cloche. Il nous est apporté par l'un des plus originaux esprits de ce temps, qui joint à un savoir considérable les plus brillantes qualités littéraires.

« Dans ce temple de la Science pure (les labo-

(1) L'esprit a son ordre, qui est par principes et démonstrations ; le cœur en a un autre. » PASCAL. *Pensées*, p. 310. Ed. Flammarion.

ratoires) se dévoilent des secrets que les dieux des vieux âges ne nous avaient pas dit. (1) »

« Et c'est pourquoi la foi dans la puissance de la science est devenue notre dernière croyance ». (La Science est simplement une force.... ce n'est pas une puissance : la puissance commande et la force obéit ».)

Des travaux des laboratoires, de leurs creusets, de leurs alambics, de leurs équations, de leurs expériences physiologiques, etc., ne sortira jamais l'idée de justice, de foi, de miséricorde, de pitié ; jamais, en leurs cornues ne se sublimerait l'amour du bien et du vrai absolu — c'est-à-dire de Dieu — du sincère, de l'équitable et du juste ; jamais le feu de leurs fourneaux n'excitera l'ardeur des nobles dévouements ; mais il n'est pas rare de trouver dans les laboratoires l'estime immodérée de soi, de ses propres talents, de ses propres découvertes, qu'on apprécie bien au-dessus de celles des autres savants, l'étalage de leurs erreurs, les querelles de priorité, l'adoration du Moi haïssable, qui ne recherche, sous couvert d'humanité que gloire, profit, réputation, honneurs. (1)

Le savant incrédule voit dans la création non ses beautés et ses merveilles, mais la beauté des découvertes qu'elle lui permet de faire. En étudiant l'admirable structure du corps humain, il ne sera pas émerveillé de l'harmonie de sa construction anatomique et des phénomènes mystérieux de ses fonctions physiologiques. L'aile ba-

(1) Ils ont dit d'autres choses que les laboratoires ne diront jamais.

(1) On prête à un physiologiste célèbre, mort à la fin du siècle dernier, la réponse suivante à un flatteur qui, lui cassant l'encensoir sur le nez, lui disait : « Vous êtes la lumière de la physiologie moderne » — Comme vous me connaissez bien, répondit le physiologiste en serrant les mains du flatteur à les lui broyer.

riolée de l'insecte, aux incalculables vibrations par seconde, le développement de l'animal dans l'œuf, l'accroissement du chêne géant en comparaison de celui du brin de mousse ; la fleur qui naît, s'accroît, éclate en beauté, rayonne en parfum, vit, se flétrit, s'incline et meurt, laissant après elle un souvenir impérissable de son fugitif passage, en le continuant par une graine semblable à elle, destinée à perpétuer la vie, dont elle émane, en une image de l'infini et de l'éternel. Mille autres phénomènes qui l'entourent ne lui arracheront pas une parole émue, un cri d'admiration. Mais il s'enthousiasmera sur ce que ces choses lui auront permis de découvrir, et au lieu d'adorer l'auteur de tous ces arcanes, il s'adorera dans ses propres découvertes, qu'un autre prendra plaisir à combattre, à en dévoiler les imperfections et les erreurs, tentant même parfois de se les approprier, en les démarquant, comme on démarque le linge.

« Presque toutes les époques, — a dit le professeur Lorain, — dans l'histoire connue de l'humanité, ont été plus ou moins marquées par le mépris du plus grand nombre pour les tentatives de réformes. Une fois son siège fait, l'homme assis et pourvu d'une doctrine, se défend contre le nouveau. »

M. Chevreul, à 90 ans, écrivait les lignes suivantes relatives aux opinions sur les « analogies et différences des animaux et de l'homme ». Aucune de ces opinions extrêmes n'exprime la vérité ; toutes les deux tiennent un genre d'erreur trop fréquent, dont la moindre réflexion cependant reconnaît clairement la cause dans l'importance exagérée que nous attachons à nos études actuelles ou à celles de nos amis, et dès lors au peu d'importance dont nous paraissent dès études différentes, et heureux les savants occupés de

ces dernières, lorsqu'on ne parle de leurs travaux qu'avec indifférence, sans que le dédain les rejette comme inutiles ou insignifiantes, ainsi que cela est arrivé plus d'une fois ! »

Et plus loin :

« Un des vices de l'homme le plus contraire à la société aussi bien qu'à la science, c'est l'*orgueil*. Il a pour conséquence, chez le *puissant*, la domination, le despotisme, l'esprit de persécution, et chez le *savant*, le professeur, le philosophe, le chef d'école, l'intolérance et l'oppression même, s'il a quelque puissance » (1).

Les hommes sont dominés par l'amour de soi, qu'il font passer avant l'amour du bien public ; ce qui explique que dans les assemblées politiques, alors qu'ils ont un idéal commun, République ou Monarchie, chaque nuance de cet idéal, combat pour la possession du pouvoir, pour la domination. Les géants de la Révolution s'étaient à ce point rapetissés, en étaient arrivés à un tel point d'intolérance que, après avoir fait le colossal effort de vaincre l'ennemi du dehors et celui du dedans, ils finirent par « s'interguillotiner » pour le triomphe d'un vain amour-propre. Dans les guerres et les querelles religieuses l'homme est guidé moins par l'amour du bien que par l'amour de soi.

Lorsque les grands savants, les intellectuels, politiciens et autres ne sont pas d'accord — ne devraient-ils pas l'être toujours, en raison de leurs facultés de lumière qu'ils croient supérieures — ce n'est pas uniquement par des discussions à armes courtoises qu'ils cherchent à s'éclairer : l'amour-propre se pique, le sang-froid n'est pas toujours conservé, la mesure n'est point gardée : on s'emporte, on s'enflamme et, quoique gens bien éle-

(1) Etudes et procédés de l'Esprit humain dans la recherche de l'inconnu. p. 135 et 244.

vés, on s'injurie. Parfois, la discussion prend fin sur le terrain, on se rend en champ clos y faire parler la poudre et reluire d'inoffensives flamberges, ce qui d'ordinaire ne fait de mal à personne, mais effraye beaucoup les moineaux. laissant seul l'amour-propre blessé.

(*A Suivre*).

D^r BON.

ATTENTION

Suppose un chien à peine domestiqué dont les libertés mettent un criard désordre dans la maison, de telle sorte que l'usage de rien n'est plus possible. Tu le fouettes et le grondes sévèrement : il s'aplatit et fait le dormeur. Tu te crois assuré de sa tranquillité, et tu remets au mieux les choses en place : ceci est bien. Mais pourquoi étais-tu si assuré ? et que ne veillais-tu encore sur lui, le refrénant de ta menace ? car il a rebondi et il a fait un plus grand désastre encore !...

Tiens compte du conseil au moins cette fois.

Tel est ton mauvais démon. Tu l'injuries durement, tu le cingles de ta colère : il se recroqueville et s'immobilise. Mais prends garde qu'il ne peut être sorti, et que ses retours de liberté sont plus néfastes à chaque fois ! Tiens-toi sur une vigilante défense, enfin ! Cesse toute naïve crédulité ! Suspends sur lui, sans cesse, le fouet de ta surveillance ! Et tout en te vouant cœur et âme à ta bonne besogne, fais en sorte qu'un rayon de ton attention toujours tombe sur ton mauvais démon et lui fasse sentir que tu es éveillé ! La plus petite minute de molesse lui suffirait pour refaire le tyran — et, crains-le, il pourrait régner solidement à la longue...

A. A.

LE PAUVRE PÊCHEUR

Le père Morvan ne pêchait plus ! — la guerre lui avait enlevé ses deux fils, les deux seuls matelots de son bord.

Cependant, malgré qu'il fût seul, on le voyait sortir dès le petit jour avec les pilotes du port. C'était là sa seule raison de vivre, mais malheureusement l'ankylose de ses vieux membres ne lui permettait plus le large ; il longeait maintenant la côte pour s'abriter et ne pas donner trop de voiles.

Et, tout en tirant d'interminables bordées, il suivait du regard les voiles qui pêchaient au loin, songeant aux bonnes époques de sa vie.

Avant de virer de bord, il ramenait sa ligne — bien rarement avec quelque chose, hélas ! — et, ainsi, la journée passait donnant un peu plus de tristesse à son cœur.

Au retour, les voiles multicolores descendaient et la jetée résonnait joyeusement du choc des sabots ; alors Morvan rentrait furtivement amarrer son vieux compagnon. C'était l'heure humiliante, car des embarcations fusaient les plaisanteries qui chaque soir mettaient plus d'amertume à sa déception.

Sur le quai même, les marchandes lui demandaient avec une inlassable ironie « si le père Morvan avait pêché beaucoup de goémon » !

Et le pauvre vieux pêcheur, marmottant, passait, n'ayant que juste pour son repas et l'amorce du lendemain — parfois même sans rien.

Heureusement, le chemin de la falaise redonnait à sa tristesse le silence qu'il aimait : dans les dernières lueurs du jour que l'eau conserve longtemps encore, il retrouvait un peu de consolation.

Et ce soir-là, tout lui semblait plus grand, plus calme. Il avait laissé entre les mains de la veuve

l'oury deux maquereaux, toute sa pêche, à cette pauvre folle qui attendait encore le retour de son homme, perdu en Islande depuis vingt ans.

Notre pauvre pêcheur allait, sans plus penser à son sacrifice ; mais, conscient du jeûne qui l'attendait : une joie inexprimable l'envahissait, comme à l'aube de sa vie d'aventure sur les mers de Chine.

Il retrouvait à tel point ses sensations de jeunesse que, concentré en sa pensée, il n'avait pris garde en croisant un grand inconnu près de la cabane des douaniers. Cependant ses paroles lui revenaient : « Bonsoir, père Morvan, la pêche sera bonne demain » !

Qu'en savait-il ! et puis, pas pour lui, qui ne pouvait aller au large, où se trouvaient les bancs de poissons ! — Et la nuit était venue, pleine de rêves de pêche et d'aides inattendues — la ligne ne pouvait suffire et la cale de la « Marie-Thérèse » se remplissait de la manne frissonnante et argentée !

Aussi, le réveil avait-il été mal accueilli par un : « Quelle chienne de vie ! » et la lassitude de mettre un pied devant l'autre.

Puis, l'habitude l'avait remis à la barre, et, dans le clapotis bleu, l'embarcation filait vent debout, pendant que les autres pêcheurs hissaient leurs voiles dans un bruit aigu de poulies qui grincent.

Quelques petits poissons trouvés par hasard sur un banc avaient permis d'amorcer la ligne ; et chose étonnante, aux premières brasses, la secousse caractéristique s'était fait sentir : près du phare le père Morvan avait tiré un gros maquereau, puis deux, trois....

Et l'activité de ses belles époques lui était revenue, et les dos rayés de violet, de bleu et de vert, les ventres argentés sautaient de nouveau entre ses pieds. Il avait jeté l'ancre, baissé les voiles et

il pêchait joyeusement, retrouvant ses moyens d'autrefois : des roussettes, des lieux, des drainies venaient diversifier le tas de poissons qui montait toujours.

A l'heure du retour, en plus de sa voilure ordinaire, il avait hissé la voile de flèche, chose qu'il ne faisait plus depuis longtemps.

Et, ce soir-là, la « Marie-Thérèse » avait fait une entrée de grand style dans le port de Loguivy.

L'étonnement des matelots fut à son comble, quand ses flancs livrèrent l'abondante marée aux marchandes. Morvan avait pêché à lui seul plus qu'un chalutier de Cancale, et Morvan était le seul ce jour-là qui rapportât quelque chose.

La jalousie y voyait l'intercession du diable, ou l'aide d'un sorcier de Paimpol ; mais les mous-ses n'osèrent rien dire.

Depuis ce jour, la veuve Floury mange et le père Morvan continue de rapporter du poisson.

Cette petite histoire n'a guère besoin de commentaire la pureté évangélique qui l'éclaire peut être une indication pour chacun.

MAX.

Le Philosophe et l'Opinion

Si tu désires être philosophe, attends toi dès lors à être un objet de dérision, en butte aux moqueries d'une foule de gens qui disent : « Il nous est revenu tout à coup philosophe », et « D'où vient cet air renfrogné ? » Toi, n'aie pas l'air renfrogné ; mais attache-toi à ce qui te paraît le meilleur, avec la conviction que la divinité t'a assigné ce poste : souviens-toi que, si tu restes fidèle à tes principes, ceux qui se moquaient d'abord de toi, t'admireront plus tard ; mais, si tu es vaincu par leurs propos, tu te rendras doublement ridicule.

ÉPICTÈTE.

LE PHÉDON

De tous les dialogues de Platon, disciple et ami de Socrate (IV^e siècle avant notre ère), peut-être même de tous les ouvrages de l'antiquité, le *Phédon* est celui dans lequel les questions relatives à la nature et à la destinée de l'âme sont traitées le plus à fond.

La position des interlocuteurs, le lieu et les circonstances de la scène ajoutent à l'intérêt du débat et le rendent plus solennel ; il est entouré de quelques-uns de ses disciples et il s'entretient avec eux pour la dernière fois : ou plutôt Socrate a cessé de vivre, il a subi la sentence inique portée contre lui par les Athéniens, et Phédon, son disciple, qui était présent à sa mort, raconte à d'autres disciples du sage philosophe ses dernières paroles et sa fin.

Tel est le plan de ce célèbre dialogue de Platon universellement admiré par toutes les générations de poètes et de philosophes qui ont illustré l'esprit humain.

Le jour fatal arrivé, plusieurs disciples de Socrate se réunissent dans sa prison. Platon, alors malade, n'avait pu se joindre à eux. Socrate avait conservé sa sérénité et son enjouement habituels. Quelques paroles furent échangées sur le devoir que nous avons tous de ne pas quitter la vie contre la volonté de Dieu, c'est-à-dire avant que Dieu lui-même ne nous en retire. Puis l'objet de l'entretien s'agrandit.

Quels sentiments un homme qui a passé sa vie dans l'étude de la philosophie doit-il éprouver à l'heure de la mort ?

— Il doit être plein de confiance, répond So-

crate ; il doit fermement espérer que dans une autre vie, il trouvera le bonheur. Les motifs raisonnables de cet espoir, les voici :

La mort consiste dans la séparation du corps et de l'âme ; mais séparer l'âme du corps n'est-ce pas le but de la philosophie ? La philosophie ne consiste pas à rechercher les plaisirs sensibles, ni les biens extérieurs, mais à connaître la vérité ; or la vérité ne nous est bien connue qu'autant que nous sommes dégagés des sens, et que notre pensée peut se contempler elle-même dans toute sa pureté. Le corps nous suscite mille obstacles par la nécessité où nous sommes d'en prendre soin : il nous étourdit, nous aveugle ; il nous remplit de désirs insensés et de craintes chimériques ; il étend un voile entre la vérité et nous. En séparant l'âme du corps, la mort la purifie et l'affranchit ; elle la rend à elle-même ; elle nous met en possession des biens véritables que nous cherchons si péniblement ici-bas.

— Mais l'âme, séparée du corps, continuera-t-elle d'exister ?

— Oui, sans aucun doute, répond Socrate ; et à l'appui de cette affirmation il invoque plusieurs arguments. Les contraires, dit-il, naissent des contraires. Le plus grand ne suppose-t-il pas quelque chose qui soit plus petit, le plus fort quelque chose qui soit plus faible ? De même la vie suppose la mort, et la mort suppose la vie. Lorsque l'âme est séparée du corps, elle n'est pas anéantie, et ce que nous appelons le trépas n'est pour elle que la condition et le commencement d'une nouvelle existence.

Voici un autre argument qui est une des théories les plus caractéristiques du platonisme : No-

tre intelligence possède un certain nombre de notions qu'elle n'a pu acquérir dans les conditions de la vie actuelle, telles sont la notion de l'égalité en soi, celle de la beauté, celle de la justice. Nous voyons autour de nous des choses égales, mais non l'égalité ; des choses belles, mais non la beauté ; des actions justes, mais non la justice. D'où nous viennent donc ces notions ? Elles ne peuvent être que des réminiscences d'une vie antérieure, où l'âme a pu contempler la justice, la beauté, l'égalité en soi. Il suit de là que l'âme existait avant d'être attachée sur la terre à un corps mortel. Par conséquent, elle possède une vie propre, distincte de la vie du corps.

Voici un troisième argument : Le corps peut se dissoudre et périr, parce qu'il est un assemblage de parties mobiles et changeantes ; tandis que l'âme, dont la nature est simple, échappe à la dissolution et à la mort. Immatérielle, immuable, éternelle, elle se sert du corps comme d'un instrument qu'elle anime..

Un des interlocuteurs de Socrate lui objecta que l'âme n'était peut-être que l'harmonie des fonctions du corps, pareille au son qui s'échappe d'une lyre, mais qui cesse quand les cordes de la lyre sont brisées ; mais lui demande Socrate une harmonie diffère-t-elle des éléments qui la produisent ? Peut-elle s'en distinguer ? Se mettre en opposition avec eux ? L'âme ne se distingue-t-elle pas du corps ? Ne lui commande-t-elle pas ? S'il a soif, elle l'empêche de boire ; s'il a faim, elle l'empêche de manger ; elle contrarie à tous moments ses inclinations, ses appétits, ses besoins. Elle est donc autre chose qu'une

harmonie, autre chose que la relation de ces éléments qu'elle maîtrise et qu'elle gouverne : lorsque les organes sont atteints par la mort, elle peut leur survivre.

Socrate développe en faveur de l'immortalité de l'âme un dernier argument :

Tous les êtres ont chacun leur essence propre qui exclut la nature contraire, à peu près comme le pair exclut l'impair et réciproquement. Or, l'essence de l'âme est la vie ; ce qui la caractérise, c'est d'être un principe de vie. Elle exclut donc jusqu'à l'idée de la mort ; elle est essentiellement immortelle.

Que deviendra-t-elle quand elle aura quitté le corps ? Socrate expose alors les traditions des anciens sur la destinée à venir de l'homme : il décrit le sort contraire réservé aux bons et aux méchants, selon la croyance commune. Tout se passe-t-il comme le vulgaire l'imagine ? L'affirmer, serait faire preuve de peu de sagesse. Un seul point est constant : c'est que l'âme ne périra pas, et que celui-là peut attendre avec confiance l'heure de la mort, qui durant sa vie terrestre a méprisé les plaisirs matériels, aimé et recherché la vérité, cultivé la science.

Tels sont les points essentiels sur lesquels reposent les preuves de l'immortalité de l'âme qui nous sont donnés par Platon. Ces arguments donnent l'impression de la conscience d'une vérité des plus importantes qu'il importe de faire pénétrer dans l'esprit des hommes, afin de les protéger contre de terribles calamités.

La Grèce venait de subir plusieurs siècles d'agitation, d'abus tyranniques, que la sagesse du

célèbre Solon, législateur et poète n'avait pu éteindre. L'emprise poétique exercée par Solon sur le peuple versatile et léger d'Athènes n'était, à vrai dire, que l'heureux moyen de faire accepter par ses concitoyens les encouragements, les conseils et aussi les reproches mérités : aussi son influence fut-elle éphémère. De plus, la législation de Solon confiait aux caprices du sort les responsabilités de la magistrature, sans se soucier des vertus que réclame l'exercice de cette fonction.

Tant il est vrai, qu'à travers les siècles, l'histoire se répète en vertu de cet axiome que les mêmes causes produisent les mêmes effets....

Les ennemis de Socrate l'accusaient de pervertir la jeunesse !.... Son enseignement, disaient-ils, est une impiété envers les dieux de la patrie.

Voici sa réponse : « La postérité se prononcera entre mes adversaires et moi. Elle me rendra cette justice que loin de songer à corrompre mes compatriotes, je n'ai songé qu'à les rendre meilleurs. Vous me renverriez absous à la condition que je cesserais de philosopher ? Je vous répondrais sans hésiter : Athéniens, je vous honore et je vous aime ; mais j'obéis à Dieu plutôt qu'à vous ; et tant que je respirerai, je ne cesserai de tenir, à ceux que je rencontrerai, mon langage ordinaire : Oh, mon ami, comment ne rougis-tu pas de ne penser qu'à amasser des richesses, à acquérir du crédit et des honneurs, sans t'occuper de ton âme et de son perfectionnement ».

La noblesse de ses sentiments ne se démentit à aucun moment.

« J'ai trouvé, dit-il, qu'il était mieux d'attendre la peine que mes juges m'ont imposée, à laquelle ma patrie m'a condamné, que de m'échapper et de m'enfuir comme un esclave. »

Le serviteur des Onze (juges) lui dit en lui présentant la ciguë :

« Tous ceux à qui j'apporte pareil message me maudissent ; mais t'ayant trouvé le plus doux, le meilleur de ceux qui sont venus dans cette prison, j'étais certain que tu n'es pas fâché contre moi ; » puis il se détourne pour cacher ses pleurs.

« Les disciples de Socrate fondent également en larmes. Lui seul est calme et relève leur courage. « Voyez, dit-il, j'avais fait renvoyer les femmes et vous voici comme elles. Montrez donc plus de fermeté. »

« A leur demande de ses dernières instructions, il leur répond : « Je n'ai qu'une recommandation à vous faire, qu'une prière à vous adresser : *C'est de vous conduire comme je vous l'ai conseillé.* »

Après cet héroïque et suprême témoignage rendu aux sublimes vérités qu'il avait enseignées, Socrate expira et son âme s'éleva vers les impérissables réalités qui lui étaient familières..

Par la sérénité de sa mort, Socrate avait confirmé la sagesse de toute sa vie.



La mort de Socrate devait impressionner plus d'un esprit élevé ; Lamartine, entre autres, lui consacra, dans un poème admirable son enthousiasme.

siaste admiration. Voici en quels termes, il exprime sa pensée dans ses *Oeuvres complètes* :

« Le dernier jour de Socrate, dit-il, ne diffère en rien des autres jours, sinon qu'il n'aura pas de lendemain. Socrate continue avec ses amis la conversation commencée la veille ; il boit la ciguë comme un breuvage ordinaire ; il se couche pour mourir comme il aurait fait pour dormir, tant il est sûr que les dieux sont là, avant, après, partout, et qu'il va se réveiller dans leur sein »).

... **

Après le résumé que nous avons donné, et avant de reproduire quelques passages du poème de Lamartine, qu'il nous soit permis de citer quelques textes originaux qui préciseront les caractères essentiels de l'enseignement de Socrate.

Empruntons à Platon ce que dit Socrate du séjour des âmes, d'autant plus beau que les âmes sont plus pures :

« Que Dieu, que la vie même et tout ce qu'il
 « peut y avoir d'immortel ne périsse point, il
 « n'est personne qui n'en convienne, puisqu'il
 « est vrai que tout ce qui est immortel est impé-
 « rissable ? Ainsi, quand la mort frappe l'hom-
 « me, ce qu'il y a en lui de mortel et de corrup-
 « tible s'éteint et ce qu'il y a d'immortel se re-
 « tire sain et incorruptible, cédant la place à
 « la mort.... S'il y a donc quelque chose d'im-
 « mortel et d'impérissable, notre âme est de
 « cette nature.

« Si l'âme est immortelle, il est juste de pen-
 « ser qu'elle demande à être cultivée non seule-
 « ment pour ce temps que nous appelons la

« vie, mais aussi pour le temps qui la suit, c'est-
« à-dire l'Eternité. Il serait dangereux de la né-
« gliger. Si la mort était la dissolution de tout,
« ce serait tout profit pour les méchants d'être,
« après leur trépas, délivrés de leur corps, de
« leur âme, de leurs vices ; mais, puisque l'â-
« me est immortelle, elle ne peut se délivrer de
« ses maux et se sauver qu'en devenant très
« bonne et très sage, car elle n'emporte avec
« elle que ses bonnes ou ses mauvaises actions,
« ses vertus ou ses vices, cause de son bonheur
« ou de son malheur éternel, lesquels commen-
« cent à partir de son arrivée dans les enfers.
« Après le trépas de chacun, le génie qui a été
« chargé de lui pendant la vie le conduit dans
« dans un certain lieu où il faut que tous les
« morts se réunissent pour être jugés, afin que,
« delà, ils aillent avec le même conducteur au-
« quel il a été ordonné de les conduire d'ici jus-
« que-là ; et, après qu'ils ont reçu dans ce lieu
« les biens ou les maux mérités et y ont séjour-
« né le temps fixé, un autre guide les ramène
« dans cette vie après plusieurs révolutions de
« siècles. Ce chemin ne ressemble pas à celui
« dont Téléphe parle dans Eschylle : il est rem-
« pli de détours et de traverses.... Une âme tem-
« pérante et sage suit donc son guide et a cons-
« cience de ce qui lui arrive, tandis que celle
« qui est clouée au corps par ses cupidités, qui
« a été longtemps son esclave et comme éprise
« d'amour pour lui, se trouve entraînée malgré
« elle par le guide qui lui est assigné ; puis,
« quand elle est parvenue à ce rendez-vous fatal
« de toutes les âmes, étant impure, les autres
« âmes la fuient, elle erre dans un misérable

« abandon.... Au contraire, l'âme qui a passé
 « sa vie dans la pureté, l'âme exempte de souil-
 « lures, s'en va, conduite par les dieux eux-
 « mêmes et, avec eux, habiter les lieux de dé-
 « lices qui lui sont préparés....

« Une autre terre pure est en haut, dans le
 « ciel radieux où sont les astres... tout y est
 « d'une infinité de couleurs en nuances éblouis-
 « santes de vermeil et d'or, tout est parfait dans
 « dans cette terre parfaite et en rapport avec ses
 « qualités, en sorte que ce spectacle grandiose
 « est celui des bienheureux. Avec l'air infini-
 « ment pur qu'ils respirent dans l'éther, ils ont
 « des bocages sacrés et des temples véritable-
 « ment habités par les dieux, qui y manifestent
 « leur présence par les oracles, les divinations,
 « les inspirations ou autres signes sensibles et
 « qui conversent avec eux. Ils contemplent aus-
 « si, sans aucun milieu, le soleil et les astres
 « brillants tels qu'ils sont eux-mêmes dans l'es-
 « sence de ce qui les environne ; tout le reste
 « de leur félicité est dans cette proportion....»

La sublimité de ce drame, dont nous venons de rappeler quelques aspects de ses angoissantes péripéties, captiva l'attention de Lamartine jusqu'à enflammer son âme d'un enthousiasme d'une exceptionnelle solennité. Ainsi que le fait remarquer un savant critique (1), Lamartine a considéré la condamnation à mort du sage Socrate, innocente victime de l'aveuglement et de la stupide cruauté de ses contemporains, comme le parallèle annonciateur de cet autre drame,

(1) M. Joseph ORSIER, dans son œuvre : *Le Phédon*, de Platon et le *Socrate*, de Lamartine.

plus cruel encore, qui devait s'achever sur le Golgotha....

Socrate célèbre en ces vers, que lui prête Lamartine, l'*Immortalité* dans l'*Apologue du Cygne* :

Les poètes ont dit qu'avant sa dernière heure
En sons harmonieux le doux *cygne* se pleure :
Amis, n'en croyez rien ! l'oiseau mélodieux
D'un plus sublime instinct fut doué par les dieux !
Du riant Eurotas, près de quitter la rive,
L'âme de ce beau corps à demi fugitive,
S'avancant pas à pas vers un monde enchanté,
Voit poindre le jour pur de l'immortalité,
Et, dans la douce extase où ce regard la noie,
Sur la terre en mourant elle exhale sa joie.
Vous qui près du tombeau venez pour m'écouter,
Je suis un cygne aussi : je meurs, je puis chanter !

Allusion au génie de l'*Intuition*, qui assiste les âmes pures :

Vous le savez, amis, souvent : dès ma jeunesse,
Un génie inconnu m'inspire la sagesse.....
.....jamais ne m'abandonne,
Toujours de son accent mon oreille résonne,
Et de sa voix dans ma voix parle seule aujourd'hui ;
Amis, écoutez donc ! ce n'est plus moi : c'est lui

Socrate veut parler, mais le froid du poison l'opprime :

Quoi ! vous pleurez, amis ! vous pleurez quand mon âme,
Semblable au pur encens que la prêtresse enflamme,
Affranchie à jamais du vil poids de son corps,
Va s'envoler aux cieux et dans de saints transports
Saluant ce jour pur, qu'elle entrevit peut-être,
Chercher la vérité, la voir et la connaître .
Pourquoi donc vivons-nous, si ce n'est pour mourir ?
Pourquoi pour la justice ai-je aimé de souffrir ?
Pourquoi dans cette mort qu'on appelle la vie,
Contre ses vils penchants luttant, quoique asservie,
Mon âme avec mes sens a-t-elle combattu ?
Sans la mort, mes amis, que serait la vertu ?
C'est le prix du combat la céleste couronne,
Qu'aux bornes de la course un saint juge nous donne.

.....

*Qu'est-ce donc que mourir ? Briser ce nœud infâme,
 Cet adultère hymen de la terre avec l'âme,
 D'un vil poids, à la tombe, enfin se décharger !
 Mourir n'est pas mourir, mes amis, c'est changer !...*

Il réfute en ces vers cette objection : Mourir, c'est souffrir, et souffrir est un mal :

Amis, qu'en savons-nous ? Et quand l'instant fatal
 Consacré par le sang comme un grand sacrifice
 Pour ce corps immolé serait un grand supplice,
 N'est-ce pas par un mal que tout bien est produit ?
 L'été sort de l'hiver, le jour sort de la nuit,
 Dieu lui-même a noué cette éternelle chaîne ;
 Nous fûmes à la vie enfantés avec peine,
 Et cet heureux trépas, des faibles redouté,
 N'est qu'un enfantement à l'immortalité.

Une plainte s'élève sur le seuil de la prison,
 c'est Myrto, seconde femme de Socrate, qui
 vient éplorée, avec ses deux enfants, pieds nus,
 s'approche de lui en pleurant et se jette avec eux
 dans ses bras.

Socrate, en recevant ses enfants dans ses bras,
 Baisa sa joue humide et lui parla tout bas :

.....

.....puis, offrant ses fils aux dieux :

« Je fus leur père ici, vous l'êtes dans les cieux !

Je meurs, mais vous vivez ! Veillez sur leur enfance !

Je les lègue, ô dieux bons, à votre providence. »

★★

Le crime est consommé !...

Un homme, messenger de la sagesse éternelle,
 a librement sacrifié sa vie afin d'affirmer par ce
 geste, — le plus solennel qu'il soit donné à l'hom-
 me d'accomplir, — la nécessité de subordonner
 nos facultés physiques aux facultés de notre âme
 immortelle ; il a voulu, par cette sanction suprê-
 me, témoigner de la noblesse de notre origine et
 de notre destin. Peut-on attribuer au seul effet
 du hasard que ces facultés sublimes, véritables
 traits d'union, nous situent entre les obscurités

de la matière et les divines clartés qui pénètrent l'univers de leurs fécondes harmonies, si nous ne devons trouver en elles, par la collaboration voulue des facultés de notre âme avec la Pensée divine, les lumières et les forces nécessaires à l'accomplissement de sa suprême volonté ?

La mort de Socrate a immortalisé son enseignement.

La noblesse et la dignité du geste de ce héros nous suggère une idée dont nous ne pouvons nous défendre : c'est qu'il ait eu conscience d'accomplir une mission divine à laquelle l'élévation habituelle de son esprit le préparait. En plein paganisme, sa haute raison perçoit le « Dieu unique », l'intervention providentielle de Sa volonté et de la Justice distributive qui préside aux actes accomplis par les individus et les nations !

N'est-il pas permis de penser qu'il eut l'intuition de la nécessité du renouvellement de nombreuses immolations analogues à la sienne, et, en particulier, du Drame le plus épouvantable entre tous; dans lequel l'Homme-Dieu s'offrait en holocauste afin d'arracher l'humanité à l'infamie et égoïste barbarie qui la désolait.

Depuis ce temps mémorable entre tous où ce crime fut consommé !...

Combien d'autres infamies épouvantables ont été renouvelées dans le cours des siècles et se commettent encore tous les jours, pour la honte de l'ingrate humanité, qui oublie les martyrs qui se sont sacrifiés pour la sauver.

Il ne suffit pas de dire : « Seigneur, sauve-nous, nous périssons ! » Il est écrit une parole qui ne peut mentir : « Tiens tes regards tournés vers le Sauveur, si tu veux qu'il tourne ses regards vers toi ! »

Ce Sauveur, c'est le Christ, notre seul maître.

BEAUDELOT.

PENSÉES

Lorsque, par un beau jour d'été, vous suivez dans une forêt un sentier recouvert de branches qui se courbent en berceau, vous voyez le long du sentier, au milieu de larges ombres, une lumière tremblotante produite par les rayons qui pénètrent à travers le feuillage. Ce sentier, c'est notre vie, et cette lumière vacillante et faible, c'est notre science.

**

Quelquefois, la nuit, me réveillant, la lune m'apparaissait, à demi cachée dans un nuage blanchâtre. Je la voyais, se levant peu à peu, revêtir les coteaux de sa moelleuse lumière, et envelopper de silence la nature assoupie. Tout se taisait, excepté mon cœur ; seul, il veillait pour bénir celui qui, n'oubliant aucune de ses créatures, suspend par un doux repos les fatigues de l'homme et protège, sous la feuille qui l'abrite, le sommeil du petit oiseau.

On dit qu'il y a des pays sombres, noirs, ténébreux, je ne le crois pas. Chacun porte son soleil en soi.

**

Le mal n'est pas : il n'est que la négation de l'infini dans la créature, ou la condition même de son existence. Or, qui oserait dire que l'existence de la création est un mal ? Que tout ce qui n'est pas Dieu est un mal ?

LAMENAI.

BIBLIOGRAPHIE

ROUGIER (A.). — *La Légende de la Tarasque*, br. in-8°. Prix : 1 franc ; franco, 1 fr. 50.

Est-il vraiment opportun de parler de légende en ces temps où les réalisations s'imposent de toutes parts ?

Certes, sans aucun doute, car les légendes ne parviennent à travers les siècles qu'en raison des vérités qu'elles renferment et notre époque de reconstitutions et de transformations

a surtout besoin de vérité, afin d'assurer l'équilibre de ses gestes.

On ne saurait non plus médire du merveilleux qui développe et fixe notre attention, protégeant contre les vaines spéculations les rayonnements caractéristiques des précieuses réalités que la légende transmet aux successives générations.

L'auteur de cette étude analyse, avec une précision très intéressante, les nombreux types d'allégories qui conditionnent les héros et les noms sous lesquels se cachent les milices et la nature de leurs armes toujours victorieuses, et cela pour la plus grande satisfaction des hermétistes et des mystiques. L'élévation spirituelle et le charme irrésistible des symboles enrichissent ce récit, rigoureusement initiatique, des plus captivantes réalités. A vrai dire, « ce symbole, le gracieux génie du peuple de Provence sut l'enchâsser dans « la légende de Sainte Marthe et de la Tarasque ».

La tradition rapporte qu'une barque désemparée, poussée par la tempête, vint s'échouer à l'embouchure du Rhône ; parmi les saints personnages qui occupaient la barque, se trouvaient Lazare, le ressuscité, sa sœur Marthe, Marie de Magdala et d'autres compagnons ou amis du Christ, que les Pharisiens voulaient faire périr en les exposant sur les flots dans une nef sans voile ni gouvernail. Aussitôt, ces saints personnages se séparèrent pour évangéliser les populations riveraines du fleuve. Le chemin que devait suivre Sainte Marthe fut le long du Rhône.

A cette époque, un monstre épouvantable, un horrible dragon couvert d'écailles, semait la terreur, dévorant les hommes et le bétail qu'il rencontrait sur son passage. Devenue célèbre par le nombre et l'éclat de ses miracles, Sainte Marthe est priée de délivrer ces populations et elle y parvient.

Le procédé de la Sainte, d'une merveilleuse et irrésistible simplicité, retient particulièrement l'attention de l'auteur de ce récit, tandis que des critiques et des opinions diverses passionnent sans profit les esprits superficiels ; en savant hermétiste, il éclaire les aspects de ce drame d'un caractère des plus tragiques, en se basant sur le symbolisme qui le personnifie, car le « symbole est l'expression physique d'une réalité métaphysique, comme les figures géométriques sont l'expression sensible d'idées abstraites, de même que tout signe matériel est le reflet ou la correspondance d'une entité immatérielle et la langue des symboles est la seule que puissent parler les hommes connaissant les mondes invisibles, à ceux dont les perceptions sont encore bornées par les formes matérielles. Il n'existe pas sur terre

de dragons de chair et d'os, mais il existe dans les plans plus subtils de l'Univers, certaines puissances dont l'image du dragon symbolise exactement le mode d'action. Tous ceux qui veulent avancer le règne de Dieu sur la terre ont livré le combat à ces monstres dans leur caverne, c'est-à-dire dans le monde où il vivent, et ceux-là seuls qui ont eu la victoire méritent le nom de héros et de saints. »

Nous n'avons fait qu'effleurer les trésors de lumières qui jaillissent de ces simples données ; mais quels horizons remplis d'un charme immense si la curiosité de notre esprit, s'attardant sur le mythe du Dragon, découvre la grâce et la fragilité féminine retenant sous le charme de la puissance céleste de l'amour et à la merci de la frêle ceinture d'une vierge, — un monstre invulnérable pour les armes humaines !....

L'idée chrétienne de la rédemption par l'amour apparaît ici irrésistible, où triomphe sa justification ; les moindres détails sont autant de flambeaux révélateurs, et dans l'action symétrique de Sainte Marthe et de Saint Georges apparaît l'équilibre de leurs respectives influences dans le cosmos. Une foule d'autres considérations ésotériques, comme autant de clefs, qui ouvrent le précieux arsenal de l'initiation, abondent dans cette étude.

La *Légende de la Tarasque* renferme donc, dans son ensemble, tout un programme d'études qui offrent à l'homme de désir et de bonne volonté les trésors inépuisables de lumières et de forces qui lui permettent d'affranchir son intelligence et son cœur de toutes les tyrannies qui convoitent son oppression.

DANIEL LIBERT.

★★

Notre cher confrère *L'Ame Gauloise* devient hebdomadaire, bravo ! Nous le verrons bientôt quotidien.

A n'en pas douter, son distingué et si cordial fondateur, M. Armand Gilles, trouvera en son âme vaillante, dans le feu sacré de ses nobles activités, les éléments réalisateurs de son Grand Amour de la Patrie et de l'Humanité. — Direction et Rédaction, 16, boulevard Montmartre, Paris (9^e). — Abonnement : 15 francs par an.

Nous recommandons aussi tout particulièrement *Le Sphinx* (hebdomadaire), que publie notre ami L. Gastin. Abonnés : Un an : 20 fr. ; 6 mois : 12 fr. — Bur. : 7, bd. Gustave-Desplaces, Nice. — Cette très intéressante publication se consacre à la Vulgarisation de l'Hermétisme, de l'Astrologie, du Magnétisme, de la Haute science, etc.,

Le Directeur-Gérant : A.-M. BEAUDELLOT.

Imprimerie de PSYCHÉ : Paris - Lille - Bordeaux.

En Vente à la Librairie BEAUDELOT

36, Rue du Bac, PARIS

Nota. — Les prix de tous les ouvrages désignés ci-dessous sont nets et conformes aux majorations temporaires fixées par les décisions syndicales.

Ouvrages de M. Sédir :

Conférences sur l'Évangile : L'Enfance du Christ :
Vol. I (2^e édition). Fort vol. in-8 6 fr.

— Vol. II. *La Vie publique de N.-S.-J.-C.* Volume in-8 5 fr.

Vol. III. *La Vie publique de N.-S.-J.-C.* Fort vol. in-8 (suite et fin) 8 fr. 75

Les Rêves : Théories, Méthodes, Entraînements, Interprétations. Broch. in-18 1 fr. 75

La Médecine occulte. Revue de toutes les thérapeutiques : *alchimique, magique, magnétique, astrale, volontaire, religieuse, théurgique*, etc. Vol. in-18. En réimpression.

Le Devoir spiritualiste : l'Idéal, sa Conception, sa Réalisation dans la vie quotidienne. Vol. in-12.. 2 fr. 50

Les Forces Mystiques et la Conduite de la Vie (3^e édition). Energies spirituelles manifestées dans le ministère du Christ et communiquées par Lui à Ses disciples ; la Vie du Christ, modèle de la vie du croyant. — **Le Mysticisme.** — **Les Guérisons du Christ.** — **Les Esprits.** — **Les Songes.** — **La Prière.** — **Les Tentations du Christ.** — **Le Maître.** — **La Mort.** — **L'Initiation christique.** — **L'Apostolat.** Un vol. in-8 6 fr.

Initiations. Histoire de l'illumination progressive de l'homme, son passage de l'intellectualisme au mysticisme. Vol. in-18, 2^e édition 5 fr

ALTA (Docteur en Sorbonne). — *Le Christianisme Originel.* Broch. in-18 (Épuisé) franco : 2 fr. 50

ALTA (Docteur en Sorbonne). — *Le Christianisme Césarien.* Un vol. in-18 franco : 3 fr. 50

ALTA (GALLUS-CANTANS). — *Rome et l'Église.* Broch. in-12. franco : 1 fr. 50

ARNULPHY (D^r V.) et J.-G. BOURGEAT. — *Respiration transcendante : Méthode de Culture psychique :* art de développer en soi des Pouvoirs merveilleux et cachés et de prolonger la vie bien au-delà des limites ordinaires. 1 vol. in-18, édit. soignée, rel. souple. 11 fr.

ARNULPHY (D^r V.). — *La Santé par la Science de la Respiration et la Culture physique.* Cours complet de *Gymnastique respiratoire*, suivi d'un manuel de *Thérapeutique respiratoire*. 3^e édit. illustrée, revue et augmentée d'un important chapitre sur la *Respiration dans les Sports et l'Athlétisme*. Broch. in-8. Prix : 2 fr., franco : 2 fr. 50

ARNULPHY (D^r V.). — *Le Secret du Bonheur.* Broch. in-16 1 fr. 50

D'ARSEN (F.). — *Les Forces qui régissent la Chance.* Préf. de Lagarde de Cardelus. 1 vol. in-16, papier vergé. Prix : 3 fr. franco : 3 fr. 50.

BEAUCHAMP (J.). — *Études comparées de la Doctrine ésotérique des Religions et Philosophies religieuses.* Br. in-8 3 fr.

- BERNARD (S.). — *Le Verbe de Dieu* : Esquisse d'une étude critique. Broch. in-12 1 fr. 50
- BERNARD (S.). — *La Vierge-Esprit* : La Doctrine de la Sagesse selon la Tradition de la Philosophie. Brochure in-8 1 fr. 50
- BRIEU (JACQUES). — *Essai critique sur la Forme*, d'après la Théosophie, l'Occultisme et la Kabbale. Broch. in-8 1 fr. 50
- BRIEU (JACQUES). — *La Philosophie et la Métaphysique sont-elles mortes ?* Br. in-8 1 fr. 50
- CHEVREUIL (L.). — *On ne meurt pas* : Preuves scientifiques de la Survie (prix de 3.000 francs, Académie des Sciences). Fort vol. in-18. Fig. hors texte. (2^e édit.) 4 fr. 50
- CZERNICHEFF (PRINCE). — *Le Culte du Beau*. — *Théorie mystique des Pierres*. Près de 300 pierres sont passées en revue. Br. in-18 2 fr.
- ECKHARTSHAUSEN (D^r). — *La Nuée sur le Sanctuaire* ou quelque chose dont la Philosophie orgueilleuse de notre siècle ne se doute pas. Préface de la nouvelle édition par le D^r MARC HAVEN. In-16 raisin : 6 francs.
- La Nuée sur le Sanctuaire porte plus que toute autre œuvre d'Eckhartshausen, l'empreinte de l'esprit dans ce qu'il a de plus clair, de plus pur, de plus lumineux; en outre il est peu connu et les exemplaires en sont introuvables; c'est pourquoi nous signalons cette réimpression afin d'aider les hommes de bonne volonté, de fournir à leur pensée quelque nourriture substantielle, prise partout où le verbe de Dieu se manifeste et parle à l'homme.
- ERIAM (JEAN). — *Le Credo philosophique d'un Franc-Maçon*. Grand in-8 2 fr. 50
- FAREMONT (D^r H. DE). — *Flocons de Neige*. Broch. in-18 franco : 1 fr. 25
- FAREMONT (D^r H. DE). — *La Force d'Amour*. Broch. in-12. 2^e édit. augmentée franco : 1 fr. 75
- GAFFAREL (J.). — *Profonds Mystères de la Cabale Divine* : Traduit pour la première fois de l'original latin, par Samuel Ben-Chesed, avec introduction du D^r MARC HAVEN. Br. in-16 3 fr.
- J. A. R. — *Lueurs spirituelles* : Notes de Mystique pratique. Br. in-18 2 fr.
- KOMAR (M. DE). — *A Travers l'Invisible*. Illustrat. de M.-B. ROBINSON. 1 vol. in-12 2 fr.
- MARC HAVEN (D^r). — *La Magie d'Arbatel*. Traduite pour la première fois du latin de H. C. Agrippa et publiée avec des Notes et une Introduction. In-16 raisin : 5 fr.

Ceci n'est pas un grimoire; c'est le livre sacré de la Magie divine. Cette Magie est éternelle; elle ne saurait se perdre. Dieu la mise en Abraham; elle a passé par Moïse; Jésus en a parlé à ses disciples; les enfants de Dieu la connaissent; l'Esprit, selon la promesse, leur révèle toutes choses par elle.